Portée et limites de la notion de diaspora

Pierre CENTLIVRES

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/638>

DOI : [10.4000/cemoti.638](https://doi.org/10.4000/cemoti.638)

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Pierre CENTLIVRES, « Portée et limites de la notion de diaspora », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 30 | 2000, mis en ligne le , consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/638> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.638>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Portée et limites de la notion de diaspora

Pierre CENTLIVRES

Le thème des diasporas pourrait servir de motif emblématique, avec d'autres certes, à la transition du deuxième au troisième millénaire, et à son expression en termes géopolitiques dans les pages des *CEMOTI*. Il rend compte d'un grand nombre de phénomènes dont on trouvera l'écho dans ce volume. A côté de la résurgence des aspirations ethniques et nationalistes, de l'instabilité de certains Etats et fédérations d'Etats, notons la quasi-instantanéité de la diffusion de l'information et des images dans le monde, l'apparition et la croissance de nouvelles collectivités transnationales, l'importance toujours plus grande, dans les pays d'immigrations anciens et nouveaux, de générations issues des premiers migrants.

A ces phénomènes s'ajoute l'apparition de frontières créatrices de personnes déplacées, ou le transfert de certaines prérogatives frontalières à des ensembles étatiques plus englobants. Parmi les conséquences: la création de sociétés à cheval sur plusieurs Etats, "slow emergence of interstate societies"¹, celle de réseaux s'organisant par delà les frontières et exploitant même plusieurs territoires nationaux. Dans ces sociétés, le processus identitaire déborde également le choix entre deux identités nationales. Bref, diasporas, migrations et collectivités "transmigrantes" sont des figures d'une nouvelle normalité du fonctionnement des sociétés modernes².

Par ailleurs, ce thème donne à l'anthropologue et au chercheur en sciences sociales l'occasion de s'interroger sur la présence, en Occident, de représentants d'une "altérité" qu'il allait étudier au loin, ou sur l'altérité vécue par les immigrants installés en Europe, ou encore sur l'expérience de l'"étrangeté" telle qu'elle est exprimée par des intellectuels originaires d'ailleurs, vivant en situation de transculturalité. Les communautés diasporiques en Europe et en Occident apparaissent comme une des conséquences de l'ascendant historique de l'Europe dans le "tiers-monde" et au Moyen-Orient. Juste retour de l'orientalisme: des lettrés des diasporas turco-arabo-iraniennes ont à leur tour la parole.

Ce n'est pas la première fois que les *CEMOTI* publient des contributions sur les populations dispersées, exilées ou émigrées de l'aire considérée (v. le numéro 28 pour

un exemple récent). Cependant le présent numéro vise à mettre au cœur de l'analyse la Méditerranée orientale comme centre de dispersion diasporique et aussi comme foyer d'aspirations et de nostalgie.

La question de la "spécificité" des diasporas originaires de la Méditerranée orientale et du monde turco-iranien se posait d'emblée: variante régionale ou traits originaux? (v. Bazin ci-après). Au départ, il s'agissait d'ordonner le sommaire autour de trois perspectives thématiques. Tout d'abord, celle des définitions ainsi que des modalités d'action et d'organisation des communautés diasporiques; ensuite, celle des moyens de communication et des types d'interactions existant entre ces communautés et les pays d'installation; enfin, celle de la pluralité des points de vue et des intérêts selon les parties concernées. La première perspective débouche sur la question des autodéfinitions communautaires, donc sur la construction des identités. La seconde comprend également la prise en considération de la circulation des personnes, des informations et des biens au sein même des communautés diasporiques, ainsi que dans l'espace "transdiasporique" tout entier. La troisième s'intéresse, entre autres, aux politiques des pays d'accueil et des pays d'où sont issues les diasporas, et aux projets collectifs, parfois divergents, élaborés par les collectivités migrantes. L'ensemble renvoie, chez ces dernières, à la production d'un savoir et d'une mémoire sur l'ensemble des expériences migratoires comprenant des mouvements complexes, des biographies tourmentées, des choix tactiques et stratégiques, et constituent ce que Van Hear appelle le capital culturel migratoire³.

A vrai dire, ces diverses orientations ont été suivies davantage comme un fil conducteur que comme une grille thématique. Les auteurs des contributions dans les pages qui suivent ont préféré développer la logique et les problématiques propres des groupes et des processus étudiés, en privilégiant celles des constructions identitaires et nationalitaires.

L'espace transmigratoire esquissé ici est, forcément, lacunaire, en particulier dans sa périphérie. Il possède à première vue une région de départ, les Etats d'origine des diasporas, qui correspond d'assez près au domaine en général couvert par les *CEMOTI*, de l'Afghanistan à l'Arménie et à la Grèce. Les Etats et régions de destination des courants migratoires s'élargissent à une dimension mondiale (hellénisme...) avec l'accent mis sur l'Europe, l'Allemagne en particulier. Mais l'opposition courante pays de départ-pays de destination est-elle vraiment pertinente? Les collectivités diasporiques consistent en réseaux qui ne se réduisent pas à une construction bipolaire, avec un point de départ et un point d'arrivée, et peuvent comporter des allers et retours, des essaimages allant bien au-delà d'une bipolarité.

Deux des populations liées à cette région du monde, et qui figurent en bonne place dans l'Atlas des diasporas de Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau⁴, la diaspora juive et la diaspora palestinienne, ne sont pas évoquées ici. La première, prototype ou plutôt paradigme des diasporas⁵, déborde largement, ne serait-ce que par sa signification géopolitique et historique, le cadre de ce volume; la seconde n'y figure pas pour des raisons au fond similaires; la situation du peuple palestinien et les dimensions du problème palestinien ont une portée générale, mais représentent un champ spécifique couvert par des publications et centres de recherche spécialisés. Par ailleurs, le terme de diaspora n'est pas toujours jugé pertinent par les intellectuels palestiniens eux-mêmes, qui y voient une sorte d'acceptation d'une situation, conservant dans son énoncé même un ton nostalgique, et évacuant l'actualité politique et le refus, par les intéressés, de cet état de fait.

Dans les années soixante, mais surtout depuis les années quatre-vingt, le mot diaspora un mot d'origine grecque cesse de désigner exclusivement, ou presque, l'ensemble des communautés juives dispersées et le fait de cette dispersion, à partir de ce que nous appelons Palestine depuis Hérodote, pour entrer dans le vocabulaire de la géographie humaine⁶ et celui des sciences sociales en général. Il quitte ainsi sa signification historique et technique strictement liée à une population donnée et à certains événements du passé. La prise de Samarie en 723 av. J.-C. et la déportation assyrienne, les déportations babyloniennes en 597 et 586 av. J.-C. et la prise de Jérusalem par Titus en l'année 70 de notre ère en sont les étapes principales. En sortant de son "ghetto sémantique", mais aussi de sa signification de récit fondateur, en désignant toute communauté dispersée hors de sa contrée d'origine, réelle ou supposée, le terme court le risque d'être l'objet d'une "fantastique inflation"⁷, donc de subir une perte de sens due au flou des définitions et à la grande diversité des dimensions choisies. De cette situation résulte l'extension débridée des objets auxquels le mot diaspora s'applique, donc la variété des populations ainsi qualifiées, sans que l'on devine toujours une logique sous-tendant l'ensemble. Diasporas arménienne, grecque, libanaise sans doute, mais quid des Mexicains aux Etats-Unis, vivant dans un espace contigu avec le foyer de leur migration, des Afghans au Pakistan ou des divers peuples de l'Afrique implantés par delà les frontières de l'Etat englobant le territoire dont ils sont originaires? C'est dire que l'usage du terme est parfois plus métaphorique qu'instrumental, et que les critères de définition, dont les plus fréquemment mis en oeuvre sont rappelés dans les pages qui suivent par Marcel Bazin, ont une évidente souplesse. A l'extrême, diaspora devient, peu ou prou, quasi-synonyme de communauté transnationale, de minorité étrangère ou, plus vaguement encore, de migration. Les populations concernées, cependant, n'usent pas toujours, lorsqu'elles parlent d'elles-mêmes, de l'étiquette dont on les gratifie. On a vu que certaines refusaient a priori un terme qui leur semble impliquer un fait accompli, masquant l'injustice de la situation qui leur est imposée. D'autres, comme les Afghans réfugiés dans les pays proches du leur ou établis en Europe, écartent une appellation qui n'a pas d'équivalent dans leur langue et se nomment eux-mêmes *mohâjerin*, réfugiés, avec une connotation religieuse positive qui le rattache à l'exil de Mohammed à Médine⁸. Tout ce qui précède invite à la prudence et à la vigilance, et pose le problème des comparaisons entre des éléments de nature foncièrement différente, à moins que leur confrontation mette en valeur leurs différences. A l'instar des communautés imaginées, dont Benedict Anderson⁹ a retracé l'essor, les membres des diasporas et des collectivités qui les constituent adhèrent à une abstraction et s'identifient à l'ensemble des individus formant ces collectivités, même s'il n'existe, en dépit des échanges de tous ordres entre les diverses communautés diasporiques, qu'une interconnaissance limitée parmi eux, s'il n'y a nulle contiguïté entre les pays d'installation et si les relations entre les groupes et les personnes sont distendues. Adhésion et identification s'appuient bien souvent sur un passé fondateur, sur la nostalgie de l'origine ce en quoi les diasporas archétypales se distinguent d'autres communautés transnationales et "transmigrantes" - sur un projet de retour, même s'il a un caractère mythique¹⁰, sur un sentiment implicite ou explicite d'une consubstantialité tirée de cette origine supposée commune. C'est cette dernière qui donne à l'ensemble de la communauté son unité dans l'imaginaire. En effet, unité ethnique, unité spirituelle, unité culturelle sont avant tout des constructions de l'esprit, par delà l'histoire et l'anthropologie.

Souvent les membres d'une même diaspora ne disposent pas d'un cadre légal unifié, d'un statut et d'une appellation identique: immigrés, réfugiés, naturalisés, requérants d'asile, expatriés... On voit que la notion de diaspora, tout en subsumant à l'occasion des conditions diverses, y compris celle d'exil et d'exilé, ne s'identifie absolument à aucune d'entre elles. Du point de vue ethnique, l'origine distingue plus qu'elle ne réunit ceux qui revendiquent ou à qui on attribue l'appartenance à une communauté identique. Les affiliations politiques les divisent, les traditions culturelles, les langues parlées sont diverses. Mais la réalité de ces divisions ne contredit en rien la construction d'une identité et d'un sentiment d'appartenance partagés.

Les dimensions de cette identité ainsi que les processus de reproduction sociale possèdent des caractéristiques distinctes de celles des populations "propriétaires" de leur territoire et de leur Etat, juxtaposé à d'autres Etats. Elles rompent avec l'affirmation du primat de l'autochtonie et de l'enracinement. Les communautés diasporiques s'installent en profondeur dans l'idée de séparation d'avec le pays d'origine, dans celle d'un ailleurs fondamental: "diaspora is not being there"...¹¹. Il s'ensuit, pour les membres de ces communautés, des conceptions complexes, voire contradictoires du temps et de l'espace.

On a souvent dit que l'existence d'une diaspora implique la durée; il est vrai qu'on ne parle pas de diaspora dans le cas de populations réfugiées récentes, ou de transferts de main d'oeuvre. La notion sous-entend qu'il y a une installation de la population dispersée, l'établissement de liens spécifiques avec la société d'accueil, des formes traditionnelles de reproductions communautaires, un lent travail de la mémoire, d'où une dissociation dans la conception du temps. Elle consiste en une opposition entre le temps quotidien et banal du vécu diasporique et le temps essentiel de l'origine, mais aussi du futur imaginé. Ce temps des origines et des fins est fait de mémoire de tragédies ou de nostalgie, fondement d'un ressourcement identitaire commun. Le futur s'énonce en termes d'espérance. Le passé est le lieu de production de mythes rétrospectifs, le futur d'attentes liées à ce passé fondateur même. Il y a évidemment une articulation entre ces deux régimes de temporalité; l'expérience quotidienne réoriente les représentations du passé et celles d'un futur idéalisé.

Parmi les tensions à l'œuvre dans la condition diasporique s'exprime une dissonance entre contextes locaux, lieux de mémoires et espaces de sociabilité. La dispersion des groupes implique évidemment la déterritorialisation de la politique, de la culture, des réseaux d'échanges qui débordent les limites étatiques et transcendent toute homogénéité territoriale. La dispersion impose parfois la mise en réseaux, hors localisation commune des unités familiales et lignagères.

Les lieux de mémoire justement sont associés à un ailleurs qui peut être matériellement inaccessible mais jugé plus essentiel que les lieux de l'activité quotidienne; les représentations liées à des espaces lointains sont dotées de plus d'importance, de davantage de pouvoir affectif que les voisinages géographiques et les relations proches. Ce que Giddens¹² appelle dé-localisation, soit "'l'extraction' des relations sociales des contextes locaux d'interaction, puis leur restructuration dans des champs spatio-temporels indéfinis", est, pour le sociologue de Cambridge, caractéristique de la modernité. Cependant, il est également une caractéristique des diasporas, elles-mêmes susceptibles d'incarner un de ses aspects. Les bases de la sociabilité embrassent des territoires discontinus, qu'il agisse des fiancées que l'on fait venir d'un segment de la communauté installé au loin, ou de l'usage des moyens électroniques dans

l'actualisation des relations de tous ordres entre proches et lointains, entre fragments dispersés d'un groupe familial.

Ce n'est pas un hasard si **diaspora** jouit d'une vogue extraordinaire, comme en témoigne, entre autres, l'abondance des publications consacrées soit au thème en général, soit à une population particulière (v. par exemple, parmi les plus récentes: Cohen¹³, Van Haer, Bruneau... et bien d'autres), sans oublier un périodique spécialisé : *Diaspora: a Journal of Transnational Studies*¹⁴, sans oublier non plus le numéro spécial de *L'Homme* intitulé "Intellectuels en diaspora et théories nomades".

A lire ces ouvrages, on est frappé par un étonnant paradoxe: la notion de diaspora, qui renvoie à l'Antiquité biblique et classique, à une histoire qui remonte à plus de deux millénaires et demi, est présentée, par des auteurs anglo-américains des théories de la globalisation, comme caractérisant la modernité, la postmodernité ou la sur-modernité (Appadurai¹⁵; Cohen¹⁶; Meyer et Geschiere¹⁷, Clifford¹⁸...) ¹⁹. Les communautés diasporiques sont associées, en particulier chez Appadurai, au déclin des Etats-nations et aux formations postnationales, par le fait même qu'elles transgressent les formes de communication qui constituent ces Etats, leurs frontières et les appartenances nationales, qu'elles impliquent de nouvelles formes d'attachements et de loyautés.

D'après l'auteur de "Modernity at Large"²⁰, les communautés diasporiques incarnent le nouvel univers de la modernité globale et pluraliste, celui des "global cultural flows"²¹ qui s'expriment par le suffixe *scapes*, par référence à des paysages culturels et mentaux aux contours fluides et irréguliers: *ethnoscapes*, *mediascapes*, *ideoscapes*...²², et par les préfixes *post-* et *trans-*: *translocal solidarities*, *postnational identities*²³.

Les chauffeurs de taxis sikh de Chicago et de Philadelphie, les commerçants gujarati venus d'Ouganda ouvrir des motels dans le New Jersey et pourquoi pas les Afghans venus de l'ex-URSS, marchands de pizzas à Munich, ajouterais-je "are all examples of a new sort of world in which diaspora is the order of things and settled ways of life are increasingly hard to find"²⁴.

Ainsi, les collectivités issues des migrations, dispersées en plusieurs étapes, sur plusieurs continents souvent, ne sont pas à considérer, selon ce point de vue, comme relevant de l'exception ou des minorités dans un ensemble territorial et étatique peuplé d'autochtones, mais bien comme la norme, ou plutôt une sorte de surnormalité anticipant quelque peu sur la réalité d'un univers "mondialisé", de plus en plus délocalisé.

Dans la préface de l'édition française de "Imagined Communities", Benedict Anderson évoque également un monde transnational, voire disloqué; non pas sur le mode séduisant des *cultural studies*, mais sur un registre plus pessimiste, assombri par la perspective d'un capitalisme sans limite, par l'éclatement de la Yougoslavie et le réveil des nations ethniques. "La mécanique implacable du capitalisme continue de nos jours son entreprise de déracinement sur une échelle plus vaste encore, et à un rythme plus soutenu, au sein des frontières nationales mais aussi, de plus en plus, à travers elles. Nous sommes de moins en moins nombreux à savoir quel "sein" nous accueillera lorsque nous rendrons notre dernier soupir. En même temps, nous sommes de plus en plus capables, mais peut-être également forcés, d'emporter notre *Heimat* avec nous, grâce à la révolution des télécommunications, du courrier et de la banque électroniques, et des magnétoscopes"²⁵. Pour Anderson, les populations déplacées et leurs élites expatriées portent une responsabilité dans la reformulation des vieilles haines nationales, et leur réexportation dans le pays d'origine. "L'exil est la pépinière du nationalisme", dit-il, citant Lord Acton. Une vision différente de celle, optimiste,

d'Appadurai. Pour l'anthropologue de Chicago, les diasporas sont à l'origine d'une nouvelle culture populaire inventive autant qu'électronique, en orbite autour de la terre; l'auteur de "L'imaginaire national", en revanche, discerne derrière les diasporas et autres communautés exilées le spectre de nouveaux conflits.

* * * * *

On le voit, la problématique diasporique est un thème stimulant; il touche à un grand nombre de registres et de points de vue; il invite à repenser dans des cadres différents et "l'invention de la tradition", et les communautés imaginées, et les théories de la (post)modernité. Enfin il s'agit d'un domaine interdisciplinaire par excellence, fédérant les apports de diverses disciplines: science politique et sociologie, mais aussi anthropologie, "cultural studies" et géographie.

Le dossier présenté ici devrait contribuer à une réflexion renouvelée sur les diasporas, en mettant à la disposition des lecteurs des clés de compréhension d'un grand nombre de situations liées à la crise des Etats-nations et à l'extension des réseaux planétaires. Il devrait également ébranler, donc enrichir, des notions telles que celles d'identité et d'appartenance.

NOTES

1. Van Hear, Nicholas, *New Diasporas. The Mass Exodus, Dispersal and Regrouping of Migrant Communities*. Seattle, University of Washington Press, 1998, p. 4-5.
2. Wimmer, Andreas; "Un nouveau regard sur le phénomène migratoire", in Pierre Centlivres et Isabelle Girod (dir.), *Les défis migratoires*, Zurich, Seismo, 2000, pp. 531-534.
3. Ibid., p.50.
4. Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau, *L'Atlas des diasporas*, Paris, Odile Jacob, 1991.
5. Hovanessian, Martine, "La notion de diaspora. Usages et champ sémantique", *Journal des anthropologues*, 1998, n°s 72-73, pp. 11-30.
6. Bruneau, Michel, *Diasporas*. Montpellier, GIP Reclus, 1995, p. 5-6.
7. Dufoix, Stéphane; "L'objet diaspora en questions", *Cultures et Conflits*, n°s 33-34, printemps-été 1999, pp. 147-163.
8. Pierre Centlivres, "Les trois pôles de l'identité afghane au Pakistan", 1988, *L'Homme*, n° 28/4, p. 134-146 et Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont; "Exil, diaspora et changement social: le cas de l'Afghanistan", in M. Kilani (dir.), *Islam et changement social*, Lausanne, Editions Payot, 1998, p. 219-229.
9. Benedict, Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
10. A-Rasheed, Madawi; "The Myth of Return: Iraqi Arab and Assyrian Refugees in London", *Journal of Refugee Studies*, 7/2-3, 1994, p.199-219.
11. Sökefeld, Martin, "Alevism Online: Re-imagining a Community in Virtual Space" 1999 (à paraître)
12. Giddens, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 29-30.

13. Cohen, Robin, *Global Diasporas. An Introduction*. Seattle, University of Washington Press, 1997.
14. *Diaspora, Diaspora. A Journal of Transnational Studies*, New York, Oxford University Press, 1991.
15. Appadurai, Arjun, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis & Londres, University of Minnesota Press, 1998.
16. Cohen, op. cit.
17. Meyer, Birgit et Peter Geschiere (éds), *Globalization and Identity: Dialectics of Flow and Closure*, Oxford, Blackwell, 1999.
18. Clifford, James, *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge, (Mass.) & Londres, Harvard University Press, 1997.
19. Pour une évaluation critique, v. Friedman, Jonathan; "Des racines et (dé)routes. Tropes pour trekkers", *L'Homme*, no 156, octobre-décembre 2000, pp. 187-206.
20. Appadurai, op. cit.
21. Ibid, p. 31.
22. Ibid, p. 33.
23. Ibid, p. 166.
24. Ibid, p. 172.
25. Anderson, op. cit., p. 11.